si mystérieux de la fin. Remous véhéments au sein de l'œuvre même, symptômes d'une théologie qui n'a pas encore trouvé son équilibre et se rattrape à chaque instant sur le point de tomber dans l'abîme manichéen, bien plus que d'une maladresse d'artiste. (*Monsieur Ouine* non plus n'est pas « habile » ni conforme au modèle courant des romans, pas plus que ne sont habiles ou « bien composés » *A la Recherche du Temps Perdu*, *Ulysse* ou *Les Frères Karamazov*, œuvres d'une architecture inédite plus encore que complexe, impossibles à référer à des règles préexistantes et qui apportent avec elles leur canon.)

On pourrait dire que dans *Sous le Soleil* Bernanos est tenté (très exactement comme le curé de Fenouille par Monsieur Ouine), que sa tentation passe (avec d'ailleurs toute son ambiguïté intrinsèque, car il n'y cède pas) dans la conscience de son personnage et se reflète dans la texture de son livre, y apparaissant sous la forme de cette tentation spéciale aux artistes qui les incite à faire paraître dans leur œuvre des éléments surnaturels (à celle-ci il cède, mais on ne peut dire qu'il y succombe, et la victoire comme la défaite restent incertaines : on ne peut dire que le dialogue avec Satan soit une réussite, mais non pas qu'il soit manqué). Il est tenté, parce que son livre jaillit tout entier d'un sens très fort, dangereusement fort, et presque d'une découverte soudaine de la réalité du Diable comme personne, comme être assez fort pour tenir temporairement Dieu en échec, analogue à la brusque illumination que résume en ces termes l'un des personnages : « *Longtemps, je n'ai pas compris ; je ne voyais que des égarés que Dieu ramasse en passant. Mais il y a quelque chose entre Dieu et l'homme, et non pas un personnage secondaire... Il y a... il y a cet être obscur, incomparablement sublime et têtu à qui rien ne saurait être comparé, sinon l'atroce ironie, un cruel rire. A celui-là Dieu s'est livré pour un temps* ».

Mais c'est une illumination de ce genre qui jette le curé de Lumbres, d'abord (presque matériellement) dans les bras de Satan (lors de la scène du colloque), puis le livre à cette mystérieuse tentation du désespoir dont heureusement l'abbé Menou-Segrais vient le tirer. Tentation d'autant plus énigmatique que, si l'on n'a pas prêté attention au titre de cette section du livre (placé par l'auteur sans doute comme un avertissement et presque un garde-fou) on risque fort de se tromper sur la voie que suit l'abbé Donissan. Son entreprise (livrer son âme pour le rachat de toutes les autres) est exactement celle que décrit une parole célèbre attribuée à sainte Thérèse d'Avila, et l'erreur du lecteur (comme celle du héros) sont presque nécessaires dans ce domaine où l'on